

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XVI

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XVI.

---

Origine miraculeuse des bains du Kniebis. — Le Kloesterlé. — Un curé aubergiste. — La vallée de la Wolfbach. — Les ruines de Burbach. — Les arbres « voltigeurs ». — La légende du Wildsee. — Les chalets de Schapbach. — Laideur des femmes de la contrée. — Un diner de paysans. — Une ville vivant uniquement de sapins. — Une forêt en marche. — La corporation des flotteurs. — La vallée de la Kinzig. — Le manoir d'Hausach. — Une montagne d'argent. — L'Himmelreich ou « l'Empire du Ciel ». — Emblèmes de l'innocence des jeunes payses et des beaux gars. — Hornberg, la musicienne. — Thiers, Grévy et Gambetta dans la Forêt-Noire.

— Freiersbad, Petersthal, Antogast, Rippoldsau,....  
autant de sources que de noms, qui semblent jaillir par enchantement, s'exclama lady Baedeker!

— Par enchantement, vous l'avez dit, ma chère milady!

— Et comment donc?

— Voici :

— Il y a longtemps, bien longtemps, vivait un roi puissant et bon. Or, ce roi avait un fils et ce fils était si faible, si faible, que ses parents pleuraient déjà sa mort prochaine. Enchanteurs et médecins, nul n'y pouvait.

— Un jour que le roi chassait dans la vallée, il entendit un rossignol chanter. Le rossignol possédait une voix sublime : le monarque l'écoula.

— Mais soudain un épervier fond sur le séduisant chanteur. Le roi l'aperçoit : sa flèche fend l'air et le cruel tombe expirant à ses pieds. Philomèle fit quelques roulades, battit des ailes en signe de remerciement et s'envola.

— Une autre fois, le fils de notre bon souverain se promenait le long de la Rench. Une vieille vint à lui, la main tendue. Le jeune prince avait oublié sa bourse ; il prit son bonnet et le remit à la mendicante, ajoutant : « Prends ; cette topaze te vaudra quelque solide et chaud vêtement. »

— La vieille remercia et dit :

— Que ta générosité soit récompensée ! Dès que tu te sentiras fatigué, appelle le rossignol ; aux premiers éclats de sa voix, une source jaillira et tu t'y rafraichiras sans crainte.

— Et la vieille disparut.

— La vieille et le rossignol n'étaient qu'un même personnage, une fée connue dans la contrée pour son excellent cœur.

— Un superbe papillon butine dans la prairie. Il vole de fleur en fleur, plane au-dessus de chacune d'elles, s'y pose, prend à peine le temps d'en goûter le suc ou d'en humer le parfum, et poursuit sa course folle, capricieuse comme les dessins de pourpre et d'or qui zèbrent ses ailes chatoyantes. L'enfant se met à sa poursuite, mais la respiration lui manque aussitôt. Il se rappelle les paroles de la vieille : « Chante, chante, rossignol !... » Le

rossignol chante : un jet de cristal bondit devant lui. Il y mouille les lèvres et se sent soulagé.

— Un autre jour, il s'égaré dans la forêt tapissant les premiers contreforts du Kniebis. La longueur du chemin l'a épuisé. Il adresse sa supplique à l'oiseau protecteur : une source bouillonne et lui infuse de nouvelles forces.

— Puis, c'est la chasse qui le pousse loin du château paternel : la source apparaît en même temps que la prière, et la vigueur avec la source.

— Cela dura ainsi pendant six mois, un an peut-être. Il ne se passait pas une semaine sans que le chétif enfant n'implorât le chanteur bienveillant et sans que quelque fontaine nouvelle ne roucoulat dans le pays d'alentour. Or, chaque fois qu'une source naissait, la santé du prince s'améliorait, si bien qu'il se rétablissait entièrement. Il se souvint alors de sa protectrice et la bénit ; les empiriques ne surent assez la couvrir de malédictions ; le peuple l'honora et profita largement de ses bienfaits. Telle est, ma chère milady, l'origine de tous ces bains.

Une superbe avenue de tilleuls, longue de trois cents pas environ, conduit du village à la Leopoldquelle, la source Léopold : c'est la promenade habituelle des baigneurs et des baigneuses. Plus loin, s'allonge un rang touffu d'arbres exotiques, projetant leur ombre sur la grand' route de la Kinzig. Là haut, accrochée à ce mamelon, brille une chapelle, construite en 1672 par les religieux de l'abbaye de Gegenbach.

La vallée revêt un aspect charmant. Nous courons avec elle entre des montagnes voilées de forêts ; nous suivons les méandres de son cours onduleux ; une bande de velours vert-tendre, un ruban de prairies, serpente avec elle ; la rivière y décrit un profond sillon, au fond duquel je découvre de temps à autre une traînée de poussière de diamant.

Un temple jaune à deux tours surgit devant nous ; derrière ce temple se rangent de grands bâtiments. L'un sert de paroisse à Rippoldsau ; les autres étaient jadis la demeure des novices auxquels la riche abbaye de Saint-Georges n'avait point encore ouvert ses portes. C'est dire que nous sommes au Kloesterlé.

En 1141, Jean de Falkenstein, fatigué, sans doute, des grandeurs d'ici-bas, se démettait de ses hautes fonctions d'abbé de Saint-Georges et se retirait sur les bords de la Wolfbach, dans un petit ermitage qu'il bâtit à son intention. Le pape Alexandre III connut la décision du noble religieux, l'approuva et prit sous sa protection sa cellule solitaire : l'ermitage devint bientôt un prieuré, où les jeunes gens se vouant à la carrière monastique faisaient leur apprentissage avant d'être admis dans la célèbre retraite.

L'histoire, aussi bavarde que méchante, rapporte que les futurs prélats avaient des mœurs peu louables, et va même jusqu'à prétendre que l'incendie de 1633, qui réduisit le couvent en cendres, ne fut qu'une juste punition infligée par le ciel à ses trop légers partisans. Je ne sais ce qu'il faut penser de cette opinion. Toujours est-il que, le prieuré détruit, les prélats, folâtres ou non, se mirent en devoir de le réédifier et élevèrent les bâtiments en présence desquels nous nous trouvons. Depuis leur sécularisation, le brave curé de Rippoldsau les a choisis comme presbytère en même temps que comme auberge, car le serviteur de Dieu est aussi celui des paisibles baigneurs et des jolies baigneuses, qui daignent faire du vieux couvent leur modeste résidence : « *sic transit gloria Monasteriorum!* » Toutefois, si le cloître a déchu, l'église prospère, rajeunit de jour en jour. Elle n'avait, l'an dernier, qu'un pauvre escalier, orné d'une rampe misérable : l'élégante balustrade qui s'y tortille aujourd'hui porte le millésime de 1880 ; un

frais badigeon recouvre sa face ; deux tours jumelles dressent joyeusement leurs clochers dans les airs. Construite, en 1756, avec les débris du manoir ruiné de Burgbach, sur l'emplacement d'une des dépendances du prieuré, elle n'a aucun style, se contentant pour toute parure de son air de fraîcheur et de jeunesse. L'intérieur se compose d'une salle unique, immense, rectangulaire, dont les murs portent comme couverture un vaste plafond de bois, à la mode italienne. Quelques fresques l'animent çà et là ; de ses beaux vitraux modernes jaillissent mille flèches colorées, rouges, vertes, bleues,.... si bien que le visiteur ébloui n'avance qu'avec circonspection au milieu de ce brouillard lumineux et chaud.

Nous avons interrompu notre marche ; la vallée n'a point interrompu la sienne : elle fuit, toujours aussi capricieuse, aussi charmante. Un mince filet d'eau tombe d'un roc élevé perpendiculairement au-dessus de la route ; le vent emporte ses perles, qui nous fouettent le visage en pluie d'argent. Puis, un vallon se soude au nôtre, le vallon de Burgbach, verdoyant sous sa ceinture de forêts, d'où surgit le noir rocher qui portait jadis le manoir du même nom. La demeure a disparu, la pierre est toujours là, hérissée d'aiguilles, trouée, crevassée, lézardée, enfouie sous le lierre et la ronce, qui s'accrochent à ses flancs, s'enroulent autour d'elle. On dirait un château, avec les débris de ses deux tours, ses murs d'enceinte renversés et sa terrasse indestructible ; l'illusion est complète, le tableau au-dessus de tout éloge.

Mais le cor a retenti : un sifflement aigu traverse la vallée. Il n'y a, cependant, ni chemin de fer, ni tramway sur les rives de la Wolfbach. Milady est intriguée. Avançons.

Un large coin de gazon s'enfonce irrégulièrement dans

la forêt, pour s'engager, vers la droite, parmi les plis de terrain creusant la montagne. Une double rangée de sapins défunts décrit, le long des mamelons de cette prairie, une sorte de gouttière gigantesque, ondulant selon les caprices du sol et fixée là au moyen de piquets plantés en terre. Partie de la route, elle remonte, aussi droite que possible, le versant de la colline, jusqu'au moment où elle se perd dans la forêt. Un homme est à son pied, appuyé au long manche de sa cognée. Il sonne du cor : un autre cor répond. Puis, l'air siffle, la prairie fume, la gouttière s'ébranle, un flot s'agite, se trémousse furieusement entre ses solides parois, et nous voyons enfin un arbre glisser vers nous avec une vitesse vertigineuse, franchir la route, dont il ébrèche le macadam, et s'enfoncer dans le bas de la vallée, où des bûcherons le rangent à leur convenance. La rapidité avec laquelle il fond est incroyable, effrayante. Parfois, il heurte les sapins qui l'enferment : cent éclats volent dans les airs ! Il saute hors de sa prison et trace dans la prairie un sillon profond, où il s'enterre lui-même. Ou bien, sa course est agitée, folle, saccadée : il bondit tumultueusement, donne tête baissée contre la route, se dresse, s'élance, tourne sur lui-même et retombe de l'un ou l'autre côté. Malheur à qui le rencontre sur son passage ! Il le brise comme verre.

Ainsi la forêt descend vers la vallée, où l'attend la Wolfbach, prête à la confier aux flots de la Kinzig, qui la conduira elle-même jusqu'au Rhin.

Un torrent se précipite dans notre rivière : c'est le Seebach, un ruisseau vagabond échappé du Wildsee et qui se sauve au plus vite vers des lieux moins déserts.

— Le Wildsee, voilà un nom qui ne m'est point inconnu, dit milady, et, si je ne me trompe, les fresques de la Trinkhalle de Bade retracent l'une ou l'autre de ses légendes.

— Votre mémoire vous sert bien, répliquai-je. Consultez-la, et vous vous souviendrez, sans doute, de ce tableau où apparaît une belle et vaporeuse jeune fille, une lyre à la main, en compagnie d'une biche blanche ; un jeune homme effrayé contemple l'apparition avec stupeur.

— En effet.

— Eh bien, ma chère milady, cette blanche et vaporeuse jeune fille est une des nymphes du Wildsee, auquel des géographes poétiques ont aussi donné le nom de « Glaswaldsee » ou de lac de la « Forêt des miroirs ». C'est une nappe d'eau d'un quart d'heure de tour, tout au plus, enfermée dans les bruyères à 840 mètres de hauteur, à moins de cent mètres de la cime du Seebenkopf, en vertu de ce principe saugrenu qu'aucun des lacs de la Forêt-Noire ne peut dormir dans la plaine. On le dit, depuis des siècles, la demeure d'ondines malfaisantes, dont les charmes, les appas, la voix mélodieuse attirent dans leurs funestes étreintes les gars amoureux de la contrée. L'image que vous vîtes à Bade représente une de ces scènes, qui, il y a quelques années, se passaient encore tous les jours. Un jeune père, ébloui, fasciné par la beauté de la nixe, ne veut fuir, malgré les conseils pressants qu'il a reçus de sa famille. L'ondine approche : il reste immobile, comme pétrifié. Que va-t-il arriver ? La peinture ne peut nous le dire, puisqu'elle n'a point de jambes et ne sait marcher. L'histoire, qui chemine avec le temps, me l'apprit un jour. La jeune fille tendit la main au père, le père tendit la sienne à son tour ; la jeune fille passa son bras autour de la taille du père, le père passa son bras autour de la taille de la jeune fille ; la jeune fille déposa un baiser sur la joue du père, et le père répondit par un baiser sur la joue de la jeune fille ! Ils marchèrent ainsi vers le lac ; la nixe embrassa de nouveau son amant, afin qu'il ne vit point la nappe liquide, qu'ils touchaient déjà : tous deux y plon-



gèrent!... Lorsque les rides de l'eau se furent détendues et que celle-ci fut unie comme un miroir, on vit un bouillonnement à leur surface, où mille bulles crevaient en murmurant: les amoureux continuaient leurs embrassades dans leur couche d'herbes marines, mais chaque baiser était une goutte de sang enlevée au pauvre père. Quand la dernière bulle éclata, le malheureux était mort.

— La perfide! s'écria milady avec indignation.

— Il paraît, qu'aujourd'hui, les ondines ont disparu, ou plutôt ont pris la forme des poissons noirs qui pullulent dans le lac.

— Je veux une ondine à mon souper! cria milord, coûte que coûte, dussè-je mettre en mouvement les plus habiles pêcheurs de la Forêt-Noire.

— Vous ne mangerez point d'ondines, mon cher milord, car il n'est pas de paysan qui oserait faire la chasse à ces esprits; et, le voulût-il, il n'y réussirait guère. Ces bêtes, qui, d'ailleurs, se tiennent presque toujours au fond du lac, sont de malins poissons, et nul ne les saurait attraper. C'est à peine si les pères de la contrée les aperçoivent de temps à autre: ils espèrent probablement encore séduire leurs anciennes victimes, mais ils n'y réussissent plus.

Là où le Seebach mêle ses eaux à celles de la Wolfbach, la vallée prend le nom de «Schapbach» et les premiers chalets du village, son parrain, apparaissent coquets, souriants, au milieu de prairies en fleurs. C'est en vain que l'on voudrait rêver une habitation rustique plus pittoresque et plus charmante. Voici d'abord une base solide, lourde, faite de pierres non équarries, montrant leurs dents, dardant leurs arêtes, avançant rugueusement leurs griffes, presque au hasard, sans ordre, sans symétrie. Une couche de badigeon les voilait

jadis de teintes roses, blanches, jaunes : la crotte leur sert à présent d'ornement, si la mousse n'y colle ses plaques de velours ; quelques plantes grimpantes, le liseron, la capucine, la clématite, serpentent parfois entre leurs saillies. Un beuglement plaintif s'échappe par l'un ou l'autre trou de la grossière muraille ; un groin humide se crispe à quelque fissure d'une méchante porte ; un coq chante au haut de son échelle ; une poule glousse dans son nid : c'est le palais du bétail, c'est la maison des pores, c'est le logis de la basse-cour. — Sur cette base, s'assied l'habitation proprement dite. Le bois a remplacé la pierre. Vingt, trente fenêtres minuscules, subdivisées elles-mêmes en compartiments infinitésimaux, en trouent les quatre faces. Quelques vitres sont vertes ou bleues ; une bande de papier remplace certaines d'entre elles ; toutes sont placées là grossièrement : il semble que le moindre coup de vent va les emporter avec lui. Ou bien, un long et étroit châssis, découpé comme un damier, court sur l'un des côtés du chalet : on voit, à travers ses glaces, la tête blonde d'un enfant, la mère polissant quelque ustensile de cuisine, la figure ridée, boucanée de l'aïeule, tentant vainement d'enfiler son aiguille. Aux parois de l'habitation se suspend un balcon, dont la rampe de bois ouvré porte mille objets de ménage, la marmite qui pend à l'âtre, les casseroles de fer blanc, les plats d'étain qui sèchent au soleil, des pots de grès, des outils, des faux, des fléaux, des fourches... ; quelques œillets s'alignent sur la tablette de sabalustrade ; une planche, placée là comme au hasard, porte cinq ou six ruches symétriquement rangées ; la charrue, la herse, les instruments de travail reposent contre le mur, à son ombre ; un escalier de bois le met en communication avec le sol. Le tout est bruni, noirci, doré. Le temps y a passé comme son pinceau de bitume ; c'est un ton du midi au milieu de la gamme septentrionale de tous les verts. — Au-

dessus de la façade principale, un haut pignon s'élance ; sur ce pignon repose le toit, un toit immense, colossal, sans bornes, s'élevant à une hauteur prodigieuse, enjambant le balcon et redescendant, de trois côtés, presque jusqu'à terre, tandis qu'il avance témérairement en avant et brise l'angle qu'il forme au-dessus de la façade, de manière à dessiner un prodigieux auvent. Le pignon laisse entrevoir, par ses fentes, le fourrage qu'il abrite, l'immensité des greniers : une modeste maison d'ouvrier y danserait à l'aise ; le toit est de tuiles, d'ardoises, de chaume, souvent de tous les trois à la fois, vu que l'avare paysan rapiece la couverture de son chalet, comme il raccommode ses vêtements : c'est une mosaïque que l'homme et la nature se sont plu à colorer avec un goût exquis, où le chaume glisse en longs fils d'un jaune noirâtre, entrelacés de quelques gerbes dorées, où la tuile verdit sous son léger duvet de mousse, piqué çà et là de carrés écarlates, où l'ardoise chatoye aux coups des rayons qui la brûlent et l'enflamment. Derrière, ou à l'un des flancs du chalet, une grande entaille rectangulaire perce le bas de la toiture, livrant passage au pont de bois, jonché de terre et d'herbe, chargé de joindre le sol au grenier, dans lequel entrent de hautes charrettes, pesamment chargées, avec leurs quatre bœufs, car le cultivateur de la Forêt-Noire voiturer ses récoltes sous son toit, et ses attelages se promènent dans les airs aussi tranquillement que s'ils roulaient sur la terre. — Mais ce n'est pas tout ! A cette base de pierre qui reçoit sur ses épaules le corps de logis, s'accrochent, se soutiennent, se calent quelques appentis, toujours divers, toujours baroques, ennemis de la symétrie, de la ligne droite, inclinant à gauche, penchant à droite, se maintenant à peine, éventrés, entr'ouverts, un hangar où les piles de bois s'écrasent, quelques planches disjointes branlant au-dessus du fumier, une

lutte où les lapins batifolent, ... et que sais-je encore ! L'imagination du maître a-t-elle rêvé quelque nouvelle baraque, vite, il l'ajoute à sa demeure ; ou c'est la femme qui s'est dit que tel ou tel bidon faisait mal auprès du foyer, et, le lendemain, il pend à tous les vents ; un pinson chante dans sa cage ; les enfants étalent, à la rampe, leurs pauvres joujoux ; la nappe rouge y sèche ; la cote multicolore des grands jours s'y balance ; des mouchoirs y blanchissent.... C'est un superbe désordre, et un beau désordre est toujours un effet de l'art !

Ainsi nous apparaît Schapbach, ce village long de deux lieues, dit-on, dont les coquettes habitations, disséminées aux deux côtés de la route, renferment 1510 habitants.

Chacun est au travail. Voilà, sans doute, la raison pour laquelle campagnards et payses ont si piètre mine. La grande redingote est invisible ; du vif et beau gilet rouge on ne voit si maigre morceau. Une veste courte, foncée, boutonnée sur la poitrine, a remplacé l'un et l'autre ; les souliers à boucles et les bas sont restés, mais les bas seront bleus dorénavant, au lieu d'être blancs comme ils l'étaient hier.

Voici des femmes : elles sont horribles ! Je n'en ai jamais vu de plus laides. Toutes me semblent bossues, contrefaites ! Leur grand jupon attaché sous les aisselles en est-il la cause, ou peuvent-elles avec raison accuser dame Nature ? Je ne sais. Dans l'incertitude, j'aime mieux accabler la jupe, ne fût-ce que par galanterie envers le sexe faible. — Les tailles de leurs vêtements sont toujours aussi courtes, montant par derrière, décolletées par devant, la plupart faites d'étoffes à ramages. Des chalets admirables, des habitants épouvantables : encore une des anomalies de la Forêt-Noire !

Mais passons. Le val se redresse, ses versants s'écartent, le torrent devient rivière et les hauts bois de sapins disparaissent. De longues flammes rouges, bleues, lèchent

les croupes des collines, rampant comme des serpents de feu. Les broussailles pétillent ; le bois mort craque : la charrue va bientôt s'emparer de la montagne, et l'avoine ou le blé pousseront timidement leurs épis moribonds, clairsemés, entre les jeunes pousses, écloses des troncs que l'incendie n'a pu ronger au delà du sol.

Une double file de cerisiers bordent la route :

— Des cerisiers! s'écrie milady; milord avait raison.

Oui, milord avait raison. Il nous avait dit : « Attendez. » Nous avons attendu, et les cerisiers étaient sortis de terre. C'étaient les premiers que nous rencontrions en nombre depuis notre entrée dans la Forêt-Noire.

La vallée change à tout moment de nom : on dirait une voleuse qui se sauve à toutes jambes pour dérouter les sbires lancés à sa poursuite. Elle s'appelait tantôt la Wolfbachthal; puis, elle s'intitula la vallée de la Schapbach; nous voici maintenant dans celle de l'Oberwolfbach.

Nous nous arrêtons au village du même nom. Les débris à peine perceptibles du vieux manoir de Falkenstein en couronnent la montagne ; là, se réfugia le duc des Allemands, banni par l'empereur Conrad avec son fidèle ami Werner de Kyburg.

Nous entrons dans l'une des auberges du hameau. La famille dine. Une nappe écarlate recouvre la table ; un grand plat de grès en occupe le centre, avec sa charge de haricots; à côté, se tient timidement une terrine, pleine d'une sauce au lait où voguent des yeux cafards. Chacun plante sa fourchette dans les haricots et en arrache les fils avec les doigts : c'est la part du plancher; chacun plonge sa cuillère dans la sauce et la boit voluptueusement. Un petit tas de pommes de terre pelées, dix à douze environ, s'arrondit devant chaque convive, sur la nappe même, car le patron et la patronne ont seuls

une assiette. Voilà tout le repas. Chacun l'a mangé du même appétit, avec un appétit vorace.

Une heure à peine sépare ce village du chef-lieu du canton, la bruyante et riche petite ville de Wolfach. Quelques débris de murailles crevées nous en annoncent l'approche, les restes du nid d'aigle des chevaliers de Wolfach, qui, après la mort du dernier d'entre eux, passa à la maison de Furstenberg par le mariage de l'un de ses représentants, Frédéric I, avec une princesse de la famille.

Ce château fut le berceau de la joyeuse cité : c'est dire son grand âge et la noblesse de son origine.

Située au confluent de la Wolfbach et de la Kinzig, elle a 1570 habitants et des sources d'eaux minérales. Ces sources alimentent un établissement de bains de bourgeois de sapins, le premier de ce genre établi dans le sud de l'Allemagne. Chaque année 8 à 900 baigneurs s'y réunissent, depuis que les messieurs Gœringer, de Rippoldsau, ont pris la direction de l'établissement et lui ont donné, sinon tout le luxe désirable, au moins le confort nécessaire à des rhumatisés et à des paralytiques.

Wolfach vit avant tout de ses bois, de ses bois de sapins surtout. Leurs troncs émigrent sous la conduite des hardis flotteurs de la Kinzig, dont la ville est le principal siège ; leurs bourgeons appartiennent aux malades ; leur sève aux pâtisseries, aux confiseurs, aux savonniers, qui en font des bonbons, des sirops, du chocolat, du savon.... On en hume les senteurs balsamiques, on en goûte l'arome, on en aspire le suc bienfaisant par tous les pores. Wolfach reconnaissante devrait élever un temple aux divinités des forêts.

Mais Wolfach ingrate ne l'a pas fait, car voici une vaste église, coiffée d'une haute tour portant une croix où les nuages s'égratignent par les mauvaises journées d'hiver. 1479 est l'an qui la vit naître. Son créateur,

ainsi que les amis qui veillèrent aux soins de son existence, l'ont parée de tous les styles, lui ont fait un corps italien, une tête septentrionale et des pieds rococos. Un grand plafond, où le temps ouvre l'œil sous la forme d'un cadran, repose sur ses quatre murs, percés de baies romanes et blanchis au lait de chaux ; de fines ogives découpent le chœur et de beaux vitraux s'attachent aux meneaux de ses fenêtres ; plusieurs étages superposés de galeries baroques et fantasques laissent à peine entrevoir l'orgue, caché derrière leur amoncellement de chicorées et de rocailles. Tel est le temple du Seigneur à Wolfach.

Placé là comme une sentinelle avancée, il salue le voyageur qui descend de Rippoldsau. Devant lui, la ville s'étire et sa longue rue, — je pourrais presque dire son unique, — trace dans la vallée un S prodigieux, tandis que la Kinzig coupe audacieusement en deux cette lettre de blanches et grandes maisons. Un ruisseau y murmure sous sa couverture de pierre ; quelques dalles enlevées ça et là montrent ses flots transparents ; des lavandières y savonnent et y battent leur linge. Puis, c'est l'hôtel de ville étalant son curieux pavillon, son passage voûté, ses fenêtres gothiques : Frédéric de Furstenberg en ordonna la construction en 1564. Vient enfin le vieux palais de la famille de ce seigneur, dont la porte, toujours debout, ferme la rue, et dont les lourds et vastes bâtiments logent les diverses administrations du canton.

Nous dinons à l'hôtel du Saumon.

Le repas terminé, nous sortons de la ville. Quelques curieux, échelonnés le long de la route, regardent attentivement la rivière. Nous approchons : c'est un incommensurable train de bois en route pour le Rhin. Sa longueur dépasse cinq cents mètres. Formé de groupes de douze à quinze arbres écorcés, disposés les uns auprès

des autres et réunis au groupe précédent par de forts liens d'osier, il ondule, comme un serpent gigantesque, selon les caprices de la Kinzig. Le bruit des liens qui se déchirent ou du bois qui craque semble, à chaque courbe, le frémissement de l'immonde reptile, lorsqu'il déroule ses anneaux. Huit hommes le montent. L'un est en tête, sondant sans relâche la rivière, afin d'éviter les obstacles qu'il pourrait découvrir ; les autres, disséminés sur le train, s'efforcent, avec leurs longues perches armées de fer, de l'éloigner des rives où il se désagrègerait peut-être contre les blocs amoncelés des rochers ; un pilote se tient à l'arrière et dirige toute la masse de son frêle gouvernail. De distance en distance, un sapin coupe transversalement l'un ou l'autre groupe et supporte l'extrémité de deux autres troncs couchés le long du radeau ; c'est de ce point que le flotteur en surveille la marche, si les caprices de la rivière ne le forcent à courir de-ci, de-là, et à manœuvrer la grande perche qui git auprès de lui. Fièrement campé sur son trépied, l'œil aux aguets, il est toujours prêt à voler au secours de sa précieuse embarcation ; d'une main, il s'appuie au long manche de la cognée, qu'il a plantée dans l'arbre transversal ; de la seconde, il se retient à l'un ou l'autre des larges œillets d'osier fixés au tronc sur lequel il est perché.

Le convoi approche d'une cascade : le timonier de l'avant se redresse, serre fortement sa hache, s'accroche aux lianes, rejette le corps en arrière et attend. Les premiers arbres se soulèvent lentement, glissent avec légèreté sur la crête de la chute, abaissent la tête, s'élancent, plongent, se relèvent au milieu du gouffre tumultueux et blanc.... Le flotteur n'a pas bougé ; il est toujours là, sur son piédestal, immobile, le jarret tendu, les mains collées à ses deux points d'appui. Les autres groupes suivent le premier ; tous montent,



s'engloutissent et reviennent au jour. Leurs conducteurs sont fixés à leurs perchoirs ; pas un ne tremble, pas un n'hésite, et le train va si vite, si vite, que nous devons renoncer à courir avec lui.

Race brave et vaillante que celle des floteurs de la Kinzig. Habités depuis l'enfance à leur rude métier, ils en bravent audacieusement les dangers. Ils ont vu cent fois leurs pères partir avec le flot pour des pays lointains, et ils partent gaiement comme eux, soucieux seulement du présent, sans crainte de l'avenir, ne prenant comme guide que leur conscience, leur devoir, et s'abandonnant pour le reste à la grâce de Dieu. S'il faut en croire certains historiens, leur ordre remonterait à la domination romaine, ce que les doctes pédagogues ont déduit de la découverte d'une médaille portant une statue de Neptune et les mots « *Contubernium nautorum* ». Quoiqu'il en soit de cette opinion, la société des floteurs compte bien des ans. Elle se décomposa longtemps en diverses unions, qui avaient leurs règlements spéciaux, règlements que l'on appliquait encore il y a quelques années, bien qu'ils datassent de plus d'un siècle. Cette organisation ne répondant plus aux besoins actuels, les deux pays de Bade et de Wurtemberg, que notre rivière arrose, s'entendirent et finirent, malgré les prétentions des floteurs, par leur faire accepter le règlement auquel ils sont soumis aujourd'hui. Toutefois, le percement de routes nouvelles, la création des voies ferrées ont de beaucoup diminué l'importance de cette antique corporation. Souvent, plus nécessaire dans les campagnes que sur le cours de la rivière, on la voit travailler aux champs avec une ardeur digne de sa mâle énergie : c'est que l'agriculture a réclamé ses soins et que la prévoyante législation lui a octroyé six semaines de vacances, du premier juillet au quinze août de chaque année. Le train de bois que nous venons de rencontrer est peut-être

le premier parti depuis la reprise de ses travaux habituels.

La vallée de la Kinzig me paraît ravissante. Nous n'en parcourons malheureusement qu'un bien petit bout, juste ce qu'il faut pour admirer ses tapis veloutés de prairies descendant en pentes douces, ou ses rochers abrupts montant à pic vers le ciel. La voie ferrée, qui unit Wolfach au chemin de fer de la Forêt-Noire, à la gare d'Hausach, la traverse presque en droite ligne, enjambant sans pudeur les champs et les prés; la rivière y gambade follement; les scieries, qui s'y mirent, chantent du matin au soir. Des piles de sapins, des monuments de planches odorantes artistement disposées, des murailles de bois à brûler rangé avec symétrie annoncent l'approche de « Am Thurm », une ou deux maisons assises à la place d'une vieille tour, élevée jadis pour fermer la vallée et assurer la perception du droit de passage. Nous sommes alors à Hausach, un grand village de 1300 habitants et l'un des entrepôts les plus importants de la forêt.

Hausach est le berceau de la famille des seigneurs de Husen ou de Husach, dont le vieux donjon s'élève encore devant nous, au sommet de cette colline, parmi quelques pans de murs délabrés. Après l'extinction de leur race, au XII<sup>me</sup> siècle, leurs biens passèrent aux comtes de Zaehringen, qui les laissèrent à la puissante maison de Furstenberg, tandis qu'ils échéaient en 1806 à la famille grand-ducale de Baden-Baden. L'évêque de Strasbourg, Henri de Sthahleck, occupa le château en 1246; les Français le détruisirent en 1643; il ne fut plus reconstruit depuis lors.

Revenons quelque peu sur nos pas, car nous avons dépassé la porte du val de la Gutach, qu'il nous faut remonter pour gagner Hornberg.

La Gutach est une vivante rivière, comme toutes ses sœurs du Schwarzwald, qui voit le jour à 971 mètres de hauteur, sur le versant occidental de la montagne s'élevant entre Triberg et Saint-Georges et dont les flancs crachent l'une des sources du Danube, la Brigach. Une aussi noble origine suffirait à relever l'éclat de notre cours d'eau, s'il n'était déjà charmant par lui-même.

Nous le traversons et passons au pied d'une cime solitaire, le Buhlestein, dont les entrailles renferment, dit la légende, tant, tant d'argent, que l'on en trouva, jadis, assez pour y bâtir un temple de ce précieux métal; mais le sceptique paysan ne croit plus à l'existence de ces richesses et nul ne s'avise de fouiller encore les flancs de la colline.

La vallée, fertile, large, respire l'abondance et dit le bonheur de ses habitants. De rustiques habitations, pareilles à celles de la Wolfbach, dorment paisiblement sous un berceau d'arbres fruitiers; de grands lambeaux de pelouses remontent les versants si gracieusement découpés des montagnes et pénètrent profondément dans leur chevelure de sombres forêts; quelques chalets se colorent aux derniers rayons du soleil en escaladant les premiers escarpements de la chaîne; les légumes et les fleurs s'enlacent tendrement dans les jardinets écloés à l'ombre des hauts toits des hameaux; une herbe plus moelleuse, plus touffue qu'un soyeux tapis d'Orient, recouvre les prés ou meurt sous les coups de l'impitoyable faucheur; le pays est si beau, si riche, si séduisant, qu'il porte le nom « d'Himmelreich » ou « d'Empire du Ciel ».

Mais l'heure du repos a sonné: paysans et payses regagnent leurs chalets dorés, où la nichée, confiée durant le jour à la garde de la sœur ou du frère aînés, attend avec impatience une caresse du père, un baiser de la maman chérie; elle s'agite, saute, danse, rit et

erie sur le balcon, la figure barbouillée, les pattes noires, la chemise en lambeaux. Les femmes ont toujours le pittoresque costume de leurs compatriotes de la Wolf-ou de la Renchthal, mais la houpe noire est ici l'apanage des mères, tandis que les jeunes filles sourient sous leurs guirlandes de pompons écarlates. Les hommes, tout aux travaux de la terre, n'ont guère pris soin de leur toilette : une rotule calleuse perce à travers la fente de la culotte ; un grand carré d'étoffe nouvelle s'étale comme un soleil sur des lieux que je ne veux point nommer ; la chemise entr'ouverte dévoile une noire toison hérissant une poitrine de bronze ; les rudes labeurs ont gravé quelques rides précoces dans la face de l'artisan, qui porte sur l'épaule sa pioche, sa faux, ses divers instruments de travail. De grands enfants cheminent, chargés de broussailles, de mauvaises herbes, d'épis glanés sur des champs tondus. Quelques jeunes filles, en habits de fête, reviennent de la kermesse voisine ; un ruban bleu-clair se balance à la taille des unes : c'est l'emblème de leur innocence et de leur virginité ; les autres s'en vont piteusement, le ruban noir au côté, ce terrible stigmate de leurs fautes passées.

— Sévère coutume, qui mettrait dans un fort grand embarras la jeunesse trop élégante, je veux dire trop amoureuse, de nos modernes cités, dit milady.

— Et quel est donc le juge compétent en semblable matière, interrompt milord ? La position me paraît délicate.

— La conscience.

— La conscience ?

— Oui, la conscience ! Une pauvre enfant a-t-elle failli, elles s'en va, mariée, chez l'épicier acheter un mètre de ruban noir, rentre chez elle et confectionne elle-même l'aveu de sa honte ; puis, elle s'en pare et le promène de fête en fête.

— Et qui commande à la conscience, continua milord ?

— L'usage.

— Quel usage épouvantable, s'écria milady, que celui qui condamne une faible coupable à porter indéfiniment la marque d'une faute, dont elle s'est peut-être repentie déjà et qu'elle a, en tous cas, indubitablement expiée.

— Autant imposer à l'assassin le supplice d'élever lui-même son échafaud, objecta milord, le sourire aux lèvres.

— Ajoutez à cela, reprit milady, que ce méchant ruban de deuil est un épouvantail pour les futurs maris et que la pauvrete doit bien certainement se résoudre à coiffer sainte Catherine. Il est inutile de vous demander si cet usage est encore une invention du sexe fort et si l'hypocrite a grand soin de s'en affranchir ?

— Erreur, ma chère milady, profonde erreur ! L'homme a voulu distinguer entre la vierge sage et la vierge folle, cela est vrai, mais il a reconnu le même droit au sexe faible, et le gars vertueux peut seul porter au chapeau la belle ganse de laine blanche.

— Aoh ! s'exclama l'Anglaise d'un air ahuri.

— Et ces jeunes gens observent scrupuleusement la coutume, interrogea milord ?

— On le dit.

— Et l'on voit encore une seule ganse de laine blanche dans la contrée ?

— Shocking !... s'écria milady d'un air éffarouché.

Milord baissa les yeux, embrassa sa femme et obtint son pardon.

Tandis que nous marchons à grands pas, aiguillonnés par le temps et la faim, nous côtoyons le grand village de Gutach, pressé dans une forêt de noyers, de pommiers, de pruniers, de poiriers, de tous les arbres à

fruits du pays ; il est si bien capitonné sous sa verte et vivante enveloppe, que nous avons peine à surprendre quelque'une de ses demeures à travers les trouées du feuillage : seul, son clocher de fer blanc émerge de sa fourrure et reflète aux alentours les flèches brûlantes de Phébus. Là-bas, sur le versant occidental de la vallée, un monstre de fer crache de la vapeur, vomit flamme et fumée, souffle, rage, tempête, s'efforçant de graver le remblai escarpé de la splendide voie ferrée connue sous le nom de « Schwarzwaldbahn ». Au sommet de cette montagne, les restes d'une redoute, construite jadis pour la défense de la passe, s'envolent avec la bise ; d'ici, part le grand chemin de poste qui conduit à Waldkirch et à Fribourg par des vallons embaumés, dont l'esprit poétique des habitants a fait le « Blumenbach » ou le « Woenenbachthal », le val des Fleurs ou des Délices. Puis, une haute tour s'élance du rocher qui nous fait face ; les montagnes qui la portent se dessinent plus nettement à nos yeux ; les collines se rapprochent, se resserrent ; leurs cimes s'élèvent ; le paysage grandit, prend une mine plus sévère ; deux ou trois maisons bordent la route : ce sont les premières à saluer notre entrée dans Hornberg.

Hornberg est l'une des petites villes de la Forêt-Noire les plus coquettes, les plus charmantes, avec sa grande rue, où ses maisons roses, grises, jaunes, proflent leurs pignons élancés sur la colline qui la surplombe, et superposent leurs étages écrasés, percés de cent fenêtres étroites et basses, — avec ses toits saillants, avec ses drolatiques enseignes de fer flamboyant, grinçant contre l'arabesque qui les accroche, avec ses lanternes d'un autre âge, suspendues au milieu de la voie, suintant la fumée d'une méchante lampe à pétrole, avec ses quelques ruelles escarpées, avec son beau pont du chemin de

fer, qui franchit la Reichenbachthal en un saut haut de 24 et long de 146 mètres. De là, la joyeuse cité se montre dans toute sa grâce, dans toute sa beauté. Il est huit heures; la nuit a jeté son voile d'ombre sur la vallée : Hornberg nous semble baignée dans un brouillard lumineux, où vacillent mille feux étincelants, pareils à autant d'escarboucles ; le rocher contre lequel elle s'appuie s'est fondu dans les ténèbres ; quelques vitres étincellent à son faite, comme un bouquet d'étoiles nouvellement apparues au firmament.

Située au point d'union de la Reichenbach et de la Gutach, à la base de la principale chaîne de montagnes de la Forêt-Noire, Hornberg a 1900 habitants, une fabrique de porcelaine, qui n'occupe pas moins de trois cents ouvriers, des ateliers de sculpture sur bois, où sont fouillées un grand nombre des caisses employées par les horlogers de Triberg, de Furtwangen, ... des tanneries, des filatures, des fabriques de papier, des distilleries....

— L'industrielle petite ville ! me diras-tu.

— Hornberg n'est pas qu'industrielle, elle est aussi musicienne. De quelque côté que je me promène, quelle que soit la demeure auprès de laquelle je passe, il s'en échappe un flot harmonieux, qui vient battre délicatement nos oreilles. C'est une société de chant, dont les doux accords s'évadent à travers les lattes entre-baillées des volets, avec les vapeurs de la bière et l'arôme des pipes ; c'est une jeune fille qui se pâme devant son piano ; c'est un ténor prenant son miroir pour témoin de ses chansons ; c'est une basse, dont les mâles accents secouent les montagnes. Notre auberge elle-même est au diapason des maisons avoisinantes. Le souper à peine terminé, — un franc souper, pendant lequel les plats vagabondent sur les tables, toujours à la disposition des estomacs voraces et gourmands, — un concert est vite

improvisé : une jeune fille se met au piano, une autre la remplace, un futur Paganini racle du violon, et chacun d'applaudir à tout rompre.

Cependant, le patron de l'hôtel, — l'hôtel de l'Ours, — un brave et digne homme, dont l'intelligente figure a pour cadre une chevelure et une barbe blanches, vient à nous, s'assied à notre table, nous regarde le sourire aux lèvres, tire sournoisement de sa poche une grande enveloppe, en extrait trois photographies et me dit, en me les présentant : « Connaissez-vous ces messieurs ? » C'étaient les portraits de Thiers, de Gambetta et de Grévy. Notre hôte avait habité Paris il y a trente ou quarante ans : il conservait encore présentes à la mémoire la grande ville et la belle terre de France ; ses chefs d'aujourd'hui personnifiaient pour lui un pays dont il avait gardé un ineffaçable souvenir.

Il causa longtemps avec nous. Quand le sommeil le prit et qu'il se retira, après avoir embrassé et béni tous ses enfants, nous avons appris bien des choses sur la petite ville, sur la vallée, sur le grand-duché, sur la politique même... Mais ce sont autant de sujets qui n'ont aucun rapport avec la nature de ces lettres : bonsoir.